

Thésaurus sur le trauma.

Avertissement.

Chiffres romains en gras désigne séminaires et dates.
[**Chiffres entre crochets**] désigne nombre d'occurrences dans le séminaire.
En italiques désigne commentaire.

Le radical 'trauma' a permis de colliger toutes les formes grammaticales du concept 'traumatisme'.
La version de l'enseignement de Lacan qui a servi à l'élaboration du thésaurus est une version papier hors-commerce.

Yves Baton.

I[35]. *A propos de l'Homme aux loups.*

20/1 « [Anzieu] Le dernier point de mon exposé, toujours en suivant le texte des Études sur l'hystérie, est l'explication théorique de la résistance. Pour donner une explication théorique de la résistance, Freud y applique le modèle conceptuel dans lequel il a été formé dans l'école de neurologie dynamique de l'époque. Il propose de représenter une triple stratification autour d'un noyau central qui est le noyau pathogène dans lequel est enregistrée l'expérience pathogène, traumatique. Trois arrangements: un arrangement linéaire, un concentrique, et un arrangement dynamique, en zigzag. »

27/1 « Disons que tout ce qui se passe pendant cette période qui est la période de L'homme aux loups, pour la caractériser, période où Freud pose la question de « ce que c'est que le trauma », et où tout le problème pour lui est lié à ceci qu'il s'aperçoit que le trauma est une notion extrêmement ambiguë, que la notion événementielle du trauma est une chose qui de toute façon ne peut être mise en question, puisqu'il apparaît selon toute évidence clinique que la face fantasmatique du trauma est infiniment plus importante, et que dès lors l'événement passe au second plan dans l'ordre des références subjectives. Mais que, par contre, la datation du trauma est quelque chose qu'il convient de conserver, si je puis dire, mordicus, et c'est cela aussi. »

« Lisez Bemerkungen über Neurosen, le second article, en 1898, sur les [psycho]névroses de défense [1896] . Si le refoulement prend certaines fois certaines formes, c'est en raison de l'attraction du premier noyau de refoulé qui est dû, à ce moment-là, à une certaine expérience qu'il

appelle « l'expérience originelle traumatique » ; question à reprendre par la suite : qu'est-ce que veut dire « trauma » ? Il a fallu que nous le relativisions d'une façon particulière et la question de l'imaginaire... »

10/3 *A propos du cas Robert* « Et c'est dans ce sens que le Surmoi finit par s'identifier à ce qu'il y a seulement de plus ravageant, de plus fascinant, dans les expériences prématurées, primitives du sujet, qui finit par s'identifier à ce que j'appelle la figure féroce, à la fois avec les figures que d'une façon plus ou moins directe nous pouvons lier aux traumatismes primitifs, quels qu'ils soient, qu'a subis l'enfant. »

19/5 « Aussi bien L'homme aux loups est indispensable à la compréhension de ce que Freud à ce moment-là élabore au cours de la technique: la théorie du traumatisme [...] N'oubliez pas que dans ce texte il est expressément formulé, répété, de la façon la plus précise, que le refoulement qui, dans le cas de L'homme aux loups est lié à l'expérience traumatique qui est celle de la vision, du spectacle d'une copulation, le développement et les remarques de Freud ont permis de reconstruire - uniquement reconstruire, car jamais elle n'a pu être directement évoquée, mémorisée par le patient - entre ses parents, dans une position qui, restituée par les conséquences dans le comportement du sujet a paru être une relation a tergo, et que l'histoire du sujet, c'est bien de l'histoire qu'il s'agit, même de patiente reconstruction historique, de caractère tout à fait surprenant... »

« Que la valeur traumatique de l'effraction imaginaire produite par ce spectacle n'est nullement à situer immédiatement après l'événement; que c'est au moment où, entre 3 ans 3 mois - où s'exerce quelque chose qui joue une influence capitale, qui fonctionne

comme un tournant capital dans l'histoire du sujet - et l'âge de 4 ans - dont nous avons la date, parce que le sujet est né, coïncidence décisive dans son histoire, d'ailleurs, le jour de Noël - car c'est dans l'attente des événements de Noël, toujours accompagné pour lui comme pour tous enfants d'apport de cadeaux, censés lui venir d'un être descendant, c'est à ce moment que le sujet fait pour la première fois le rêve d'angoisse qui est le pivot, le centre, de toute l'analyse de cette observation. Ce rêve d'angoisse est pour nous, ainsi, la première manifestation de la valeur traumatique de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'effraction imaginaire [...] »

12/5 « C'est quelque chose qui, exactement, est la même chose qu'une psychanalyse, au moins à cette date et à cette époque, où nous la saisissons, et c'est pour autant qu'elle joue le même rôle qu'une psychanalyse, à savoir de réintégration du passé, de mise en fonction dans le jeu des symboles de la *Prägung* [*imprégnation éthologique*] elle-même, qui n'est là atteinte qu'à la limite par un jeu rétroactif, *nachträglich*, écrit strictement Freud à ce moment-là, pour autant qu'elle est par le jeu des événements intégrée en forme de symbole, en histoire par le sujet, qu'elle vient à être toute proche de surgir, puis du fait même de la forme particulièrement secouante pour le sujet de cette première intégration symbolique, qu'elle surgit en effet, qu'elle prend après coup, *nachträglich*, exactement, selon la théorie de Freud 2 ans et demi après, et peut-être, d'après ce que je vous ai dit 3 ans et demi après, qu'elle soit intervenue dans la vie du sujet, sur le plan imaginaire, elle prend sa valeur, elle, de trauma, au sens où le trauma a une action refoulante. »

« Que, de même que je vous représente dans le progrès de l'analyse que la révolution des symptômes, c'est autour des approches de ces éléments traumatiques, parce que fondés dans une image qui n'a jamais été intégrée, c'est là que se produisent les points, les trous, les points de fracture dans l'unification, la synthèse de l'histoire du sujet, ce en quoi tout entier il peut se regrouper dans les différentes déterminations symboliques qui font de lui un sujet ayant une histoire. »

16/6 « C'est bien de cela qu'il s'agit, d'un crépuscule, d'un déclin imaginaire du monde, et même, jusqu'à un certain point, d'une certaine expérience à la limite de la dépersonnalisation, dans une certaine relation qui est celle du départ du névrosé ou du sujet qui s'analyse... c'est alors que le contingent, l'accidentel, le traumatisme, les accrocs de

l'histoire, tombe, et c'est l'être qui vient alors à se constituer. »

7/7 « Qu'est-ce qui se passe? Quelque chose qui peut se schématiser ainsi: le passage, de O à O', la réalisation par le sujet, la complémentation par le sujet des éléments imaginaires en tant qu'ils ont fixé, pointé, je dirais capitonné son développement imaginaire, et capitonné se rapporte à son expression dans l'ordre symbolique. C'est-à-dire qu'en certains points le symbole n'a pas pu assimiler ces éléments imaginaires en tant que ça veut dire que c'était traumatique. »

« Bien avant la déviation jungienne, dès le début des recherches sur l'hystérie, on fut frappé par la régularité d'apparition d'histoires de séduction et de viol s'avérant comme purement fantasmatisques. Ceci n'est pas une objection absolument valable contre la réalité d'événements traumatiques de la prime enfance. Une objection plus grave est le caractère stéréotypé de la scène primitive : il s'agit d'un coït a tergo. »

II. [8]

24/11 « [*Lefèbvre-Pontalis*] Il y a d'abord les rêves des traumatisés, c'est-à-dire, fait curieux, que dans les névroses traumatiques il y aura toujours reprise du rêve de la situation traumatisante. De sorte que l'idée du rêve comme réalisation hallucinatoire de désir s'effondre. »

15/12 « Il s'attache d'abord à un point très local, le phénomène bien connu de la répétition des rêves dans le cas des névroses traumatiques, qui contrevient à la règle du principe de plaisir, en tant qu'elle s'incarne au niveau du rêve dans le principe de la réalisation imaginaire du désir »

19/1 « Eh bien c'est cela, l'apprentissage tel que le démontre l'analyse, et c'est à quoi nous avons affaire avec les premières découvertes analytiques -le trauma, la fixation, la reproduction, le transfert. Ce qu'on appelle dans l'expérience analytique l'intrusion du passé dans le présent est de cet ordre-là. »

9/3 « En même temps que mécontent, il est donc à cette date plein de confiance. C'est, notez-le, avant la crise de 1897, dont nous trouvons trace dans la lettre à Fliess, où il devait penser un moment que toute la théorie du trauma à partir de la séduction, centrale dans la genèse de sa conception, était à rejeter, et que tout son édifice s'écroulait. Il est en 1895 dans une période créatrice, ouvert à la

certitude comme au doute - ce qui caractérise tout le progrès de la découverte. »

III. [11] Cas d'Hasler comparé à Schreber.

7/12 « Il est bien clair qu'un névrosé n'a pas les mêmes rapports avec la réalité qu'un psychotique dont le caractère clinique est précisément de vous donner, de vous communiquer, de vous rendre compte de la relation avec la réalité profondément pervertie, c'est ça que l'on appelle le délire. Ce dont il s'agit donc dans Freud, c'est de voir comment il faut articuler dans notre explication cette différence: précisément quand nous parlons de névrose, nous faisons jouer un certain rôle à une fuite, à un évitement, à un conflit de la réalité, à une certaine part, et la part dans le déclenchement c'est la notion de traumatisme [...] »

25/1 « Pour l'instant nous sommes au niveau de l'hystérie, Freud n'a pas repoussé les hystéries qui sont les états hypnoïdes; il a dit: à partir de maintenant nous n'en tiendrons pas compte parce que dans le registre de l'expérience analytique, ce qui importe c'est autre chose, cette autre chose était déjà présente dans ce premier débrouillage, c'est en cela que consiste la notion de l'Abwehrhystérie, strictement comme référence du souvenir traumatique. Nous sommes au moment où pour la première fois apparaît la notion de défense dans le registre, il faut bien l'appeler par son nom, nous sommes dans le registre de la remémoration, je n'ai même pas dit de la mémoire, nous sommes dans les troubles de la remémoration, c'est-à-dire de ce que le sujet peut articuler verbalement [...] »

14/3 « On peut dire, nous trouvons effectivement qu'il y a un trauma, et que ce trauma a dû réveiller quelque chose. Nous trouvons des traumas à la pelle dans l'enfance du sujet, quand il était tout petit et qu'il commençait à se mettre à grouiller sur le sol, sa mère lui a marché sur le pouce. On ne manque pas de marquer qu'à ce moment-là quelque chose de décisif avait dû se produire, puisque même, au gré de la tradition familiale il aurait, après cela, commencé à sucer son pouce. Vous voyez: castration-régression. On en trouve d'autres. Seulement, il y a un tout petit malheur. C'est qu'on s'aperçoit de ceci avec la sortie du matériel, c'est que ce qui a été décisif dans le déclenchement, dans la décompensation de la névrose (parce que naturellement le sujet était névrosé avant d'avoir son accident, sinon ça n'aurait pas produit d'hystérie), dans la décompensation de

sa névrose, ce qui a joué le rôle essentiel, ça n'est pas apparemment le choc, l'accident. Les choses se sont compliquées, aggravées, déclenchées, révélées symptomatiquement, à partir des examens radiographiques, les examens radiographiques comme tels. Et l'auteur ne voit pas toute la portée de ce qu'il nous apporte et que s'il a une idée préconçue, c'est précisément dans l'autre sens, c'est en somme à cette preuve interrogative qui le met sous le feu d'instruments mystérieux à connaître qu'est l'appareil de radio, que le sujet déclenche ses crises. Et ces crises, le mode de ces crises, leur périodicité, leur style, apparaissent liés très évidemment par tout le contexte également du matériel, avec le fantasme d'une grossesse. »

IV [3]

12/12 « Il est clair que la notion de frustration pour autant qu'elle est mise au premier plan de la théorie analytique, est liée à l'investigation des traumas, des fixations, des impressions d'expériences en elles-mêmes préœdipiennes, ce qui n'implique pas qu'elles soient extérieures à l'œdipe mais qu'elles en donnent en quelque sorte le terrain préparatoire [...] »

6/3 « Pour l'instant il ne s'agit pas de castration, ce n'est pas là le support de ma question, il s'agit de la phobie et du fait que nous ne pouvons en aucun cas même, la relier d'une façon simple et directe à l'interdiction de la masturbation. Comme le dit très bien Freud, à ce moment là, la masturbation en elle-même est une chose qui n'entraîne aucune angoisse, l'enfant continuera sa masturbation. Bien entendu, il l'intégrera dans la suite au conflit qui va se manifester au moment de sa phobie, mais ça n'est certainement pas quoi que ce soit d'apparent, une incidence traumatisante qui survienne à ce moment qui nous permette de comprendre le surgissement de la phobie. »

V [8]

5/3 « [Gide] nous livre dans La Porte étroite qu'elle avait auparavant opéré sur lui une tentative de séduction.

Ce qui s'était produit alors, c'était quoi? Au moment de cette séduction, il était devenu l'enfant désiré, et il s'était d'ailleurs enfui avec horreur, parce qu'en effet, rien n'était venu y apporter l'élément d'approche et de médiation qui en aurait fait autre chose qu'un trauma. Pourtant, il s'était trouvé pour la première fois en position d'enfant désiré. »

23/4 « Ne croyez pas que la situation soit meilleure pour l'homme. Elle est même plus

comique. Le phallus, lui, il l'a, le malheureux, et c'est bien en effet de savoir que sa mère ne l'a pas qui le traumatise - car alors, comme elle est beaucoup plus forte, où allons-nous ? C'est dans la crainte primitive pour les femmes que Karen Horney montrait un des ressorts les plus essentiels des troubles du complexe de castration. »

14/5 « Il a d'abord [avant 1900] repéré que ce que l'on peut appeler le traumatisme primitif de l'obsessionnel s'oppose au traumatisme primitif de l'hystérique. Chez l'hystérique, c'est une séduction subite, une intrusion, une irruption du sexuel dans la vie du sujet. Chez l'obsessionnel, pour autant que le traumatisme psychique supporte la critique de la reconstruction, le sujet a eu au contraire un rôle actif, où il a pris du plaisir. »

18/6 « Le fameux traumatisme dont on est parti, la fameuse scène primitive qui entre dans l'économie du sujet, et qui joue au cœur et à l'horizon de la découverte de l'inconscient, qu'est-ce que c'est? - sinon un signifiant tel que j'ai commencé tout à l'heure d'en articuler l'incidence sur la vie. L'être vivant est saisi comme vivant, en tant que vivant, mais avec cet écart, cette distance, qui est justement celle qui constitue aussi bien l'autonomie de la dimension signifiante que le traumatisme ou la scène primitive. Qu'est-ce donc? - si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque, comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme et la scène primitive. C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, et qui ne peut d'aucune façon s'articuler ni se résoudre. Dès que Freud commence à articuler ce que c'est qu'un symptôme, l'arrière-plan du signifiant par rapport au signifié est par lui impliqué dans la formation de tout symptôme. »

VI [6]

12/11 « C'est dans cet intervalle, dans cette béance, que se situe une expérience qui est celle du désir, qui est appréhendée d'abord comme étant celle du désir de l'Autre et à l'intérieur de laquelle le sujet a à situer son propre désir. Son propre désir comme tel ne peut pas se situer ailleurs que dans cet espace. Ceci représente la troisième étape, la troisième forme, la troisième phase du schéma [du graphe]. Elle est constituée par ceci, c'est que dans la présence primitive du désir de l'autre comme opaque, comme obscure, le

sujet est sans recours. Il est hilflos, - Hilflosigkeit - j'emploie le terme de Freud, en français, cela s'appelle la détresse du sujet. C'est là ici le fondement de ce qui, dans l'analyse, a été exploré, expérimenté, situé comme l'expérience traumatique. »

7/1 « [...] le sujet, pour autant que comme désir, c'est-à-dire dans la plénitude d'un destin humain qui est celui d'un sujet parlant, à approcher cet objet se trouve pris dans cette sorte d'impasse qui fait qu'il ne saurait l'atteindre lui-même, cet objet comme objet, qu'en quelque façon en se trouvant lui comme sujet, sujet de la parole, ou dans cette élision qui le laisse dans la nuit du traumatisme, à proprement parler dans ce qui est au-delà de l'angoisse même, ou de se trouver devoir prendre la place, se substituer, se subsumer sous un certain signifiant qui se trouve (je l'articule purement et simplement pour l'instant, je ne le justifie pas puisque c'est tout notre développement qui doit le justifier, et toute l'expérience analytique est là pour le justifier) être le phallus. »

15/4 « Dans la névrose, l'objet se charge de cette signification qui est à chercher dans ce que j'appelle l'heure de vérité. L'objet y est toujours à l'heure d'avant, ou à l'heure d'après. Si l'hystérie se caractérise par la fondation d'un désir en tant qu'insatisfait, l'obsession se caractérise par la fonction d'un désir impossible. Mais ce qu'il y a au-delà de ces deux termes est quelque chose qui a un rapport double et inverse dans un cas et dans l'autre avec ce phénomène qui affleure, qui pointe, qui se manifeste d'une façon permanente dans cette procrastination de l'obsessionnel par exemple, fondée sur le fait d'ailleurs qu'il anticipe toujours trop tard. De même que pour l'hystérique, il y a qu'il répète toujours ce qu'il y a d'initial dans son trauma, à savoir un certain trop tôt, une immaturation fondamentale. »

10/5 « Puisqu'en fin de compte l'expérience analytique la repère au point de départ de ce qu'elle a d'abord trouvé sur la voie des causes et des stigmates générateurs de la position névrotique, nommément la scène aperçue, la scène dite primitive. Elle participe de cette structure, c'est-à-dire par un renversement sans doute de cette structure qui fait que le sujet voit quelque chose s'ouvrir, qui est cette béance soudain aperçue, quelque chose qui bien évidemment dans sa valeur traumatique a rapport au désir de l'Autre entrevu, perçu comme tel, qui reste là comme un noyau énigmatique jusqu'à ce qu'ultérieurement, après-coup, il puisse en réintégrer le moment

vécu dans une chaîne qui ne sera pas forcément la chaîne correcte, qui sera en tout cas la chaîne génératrice de toute une modulation inconsciente, génératrice noyauté lors de la névrose. »

VII [12] *Par opposition à l'automaton, l'éthique d'Aristote et le bien être psychothérapeutique.*

18/11 « Il y a une éthique de l'analyse. C'est l'effacement, la mise à l'ombre, le recul, voire l'absence d'une dimension dont il suffit de dire le terme pour s'apercevoir ce qui nous sépare, qui nous divise de toute l'articulation éthique avant nous, c'est l'habitude, la bonne ou la mauvaise habitude. C'est là quelque chose, en soi, à quoi nous nous référons d'autant moins que le registre, l'articulation de l'analyse s'inscrit dans des termes tout différents, dans des termes de trauma, et en des termes de leur persistance. Sans doute avons-nous appris à atomiser ce trauma, cette impression, cette marque, mais l'essence même de l'inconscient s'inscrit dans un autre registre que celui sur quoi Aristote dans l'Éthique, lui-même, met l'accent d'un jeu de mots, c'est-à-dire l'habitude, éthos, alors qu'il s'agit de êthos -, c'est-à-dire d'éthique qu'on peut centrer entre les deux mots. »

2/9 « [Pontalis] Il me semble même que, plus tard, le paradoxe resurgit encore avec le paradoxe de la répétition du trauma qui inaugure Au-delà du principe du plaisir, car le trauma, s'il peut rétroactivement prendre valeur de symbole, n'en est pas moins vécu dans son origine comme échappant justement à toute espèce de symbolisation. »

10/2 « [...] il laisse à l'horizon le trauma primordial du meurtre du père [...] »

6/7 « Ceci permet d'apercevoir sur le champ, que l'émergence de l'éthique psychanalytique va de pair avec l'effacement de la notion d'habitude, l'inconscient en effet se constituant autour de la notion de traumatisme jointe à celle de sa persistance, mais aussi que si le plaisir est central dans les deux cas, il ne s'agit pas du même ; ce qui va imposer l'abord de la question du Réel et, pour ce faire, un parcours historique où Bentham aura une place de choix. C'est Bentham qui introduit l'opposition entre réel et fiction et c'est en ce point que Freud fait tout basculer puisque, pour lui, le plaisir va être du côté du fictif, c'est-à-dire du symbolique [...] »

VIII [4]

24/5 « Cette figure, ce *graphe* nous permet de réconcilier avec notre expérience du développement la fonction véritable de ce qui est trauma. N'est pas trauma simplement ce qui a un moment fait irruption, a fêlé quelque part une sorte de structure qui paraît imaginée comme totale - puisque c'est à ça qu'a servi à certains la notion de narcissisme - c'est que certains événements viennent se situer à une certaine place dans cette structure, ils l'occupent, ils y prennent la valeur signifiante tenant cette place chez un sujet déterminé, c'est cela qui fait la valeur traumatique d'un événement. »

IX [4]

20/12 « La dernière fois, je vous ai laissés sur cette remarque faite pour vous donner le sentiment que mon discours ne perd pas ses amarres, à savoir que l'importance, pour nous, de cette recherche cette année tient en ceci que le paradoxe de l'automatisme de répétition, c'est que vous voyez surgir un cycle de comportement, inscriptible comme tel dans les termes d'une résolution de tension du couple, donc, *besoin-satisfaction*, et que néanmoins, quelle que soit la fonction intéressée dans ce cycle, si charnelle que vous la supposiez, il n'en reste pas moins que ce qu'elle veut dire en tant qu'automatisme de répétition, c'est qu'elle est là pour faire surgir, pour rappeler, pour faire insister quelque chose qui n'est rien d'autre en son essence qu'un signifiant, désignable par sa fonction, et spécialement sous cette face, qu'elle introduit dans le cycle de ses répétitions, toujours les mêmes en leur essence, et donc concernant quelque chose qui est toujours la même chose, la différence, la distinction, l'unicité. Que c'est parce que quelque chose à l'origine s'est passé, qui est tout le système du trauma, à savoir qu'une fois il s'est produit quelque chose qui a pris dès lors la forme A, que dans la répétition le comportement, si complexe, engagé que vous le supposiez dans l'individualité animale, n'est là que pour faire ressurgir ce signe A. Disons que le comportement, dès lors, est exprimable comme le comportement *numéro tant*. C'est, ce comportement *numéro tant*, disons le, l'accès hystérique, par exemple. Une des formes chez un sujet déterminé, ce sont ses accès hystériques, c'est cela qui sort comme comportement *numéro tant*. Seul le numéro est perdu pour le sujet. »

X [11]

5/12 « [...] ce n'est point l'angoisse de castration en elle-même qui constitue l'impasse dernière du névrosé, car la forme de la castration, dans sa structure imaginaire, elle est déjà faite ici dans l'approche de l'image libidinalisée du semblable en a et - φ, elle est faite au niveau de la cassure qui se produit à quelque temps d'un certain dramatisme imaginaire et c'est ce qui fait, cela on le sait, l'importance des accidents de la scène qu'on appelle pour cela traumatique [...] »

16/1 « [...] le transfert n'est pas simplement ce qui reproduit une situation, une action, une attitude, un traumatisme ancien, et ce qui le répète. »

29/4 « Et puisque la dernière fois, je vous ai rappelé la structure propre du champ visuel concernant ce que j'appelle à la fois la sustentation et l'occultation dans ce champ de l'objet a, je ne peux faire moins que d'y revenir quand, d'une façon que nous savons être traumatique, c'est dans ce champ que se présente le premier abord avec la présence phallique, à savoir ce qu'on appelle la scène primitive. Chacun sait que, malgré qu'il y soit présent, visible sous la forme d'un fonctionnement du pénis, ce qui frappe dans l'évocation de la réalité de la forme fantasmée de la scène primitive, c'est toujours quelque ambiguïté concernant justement cette présence. Combien de fois peut-on dire que, justement, on ne le voit pas à sa place, et même parfois que l'essentiel de l'effet traumatique de la scène, c'est justement les formes sous lesquelles il disparaît, il s'escamote. »

26/6 « Le premier moment de l'angoisse, celui que peu à peu a approché l'expérience analytique, disons au niveau, autour du trauma de la naissance, dès lors, à l'approche de cette remarque nous permet de l'accentuer comme quelque chose de plus précis, de plus précisément articulable que ce qui a d'abord été grossièrement approché sous la forme de la frustration et de nous interroger, et de nous apercevoir, dès que nous nous interrogeons, que le moment le plus décisif dans cette angoisse dont il s'agit, l'angoisse de sevrage, ce n'est pas tant qu'à l'occasion ce sein manque à son besoin, c'est plutôt que le petit enfant cède ce sein auquel, quand il est appendu, c'est bien comme à une part de lui-même. »

XI [18]

5/2 « Et pourquoi, d'abord, la répétition nous

serait-elle apparue au niveau de ce qu'on appelle 'névrose traumatique' [...] Quelle est cette fonction de la répétition traumatique si rien, bien loin de là! ne peut sembler la justifier du point de vue du Principe du plaisir? Maîtriser l'événement douloureux? Qui maîtrise? Où est ici le maître à maîtriser? Pourquoi parler si vite quand précisément nous ne savons où situer l'instance qui se livrerait à cette occasion de maîtriser? Que Freud, au terme de la série d'écrits dont je vous ai donné ici les deux essentiels, (à savoir dans le dernier) nous indique que nous ne pouvons ici concevoir ce qui se passe au niveau des rêves de la névrose traumatique qu'au niveau du fonctionnement le plus primitif, celui où il s'agit d'obtenir la liaison de l'énergie? »

12/2 « De cette fonction de la *tuché*, du réel comme de la rencontre, de la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement, elle serait présente comme la rencontre manquée, voilà ce qui d'abord s'est présenté dans l'histoire de la psychanalyse sous la forme première qui, à elle toute seule, suffit déjà à notre attention, celle du traumatisme. Est-ce qu'il n'est pas remarquable qu'à l'origine, l'accès qui a été le nôtre au début de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'inassimilable, sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite comme quelque chose imposant au développement une origine en apparence accidentelle. Par là nous nous trouvons au cœur de ce qui peut nous permettre de comprendre le caractère radical, essentiel, de la notion conflictuelle qui est introduite par l'opposition du principe du plaisir au principe de réalité. Ce qui fait que le principe de réalité ne saurait être (par le progrès de son ascendant!) aucunement conçu comme donnant le dernier mot, enveloppant dans sa « solution » la direction indiquée par la fonction du principe du plaisir. Car, si le trauma [est] conçu comme devant être tamponné par l'homéostasie subjectivante qui oriente tout le fonctionnement défini comme 'principe du plaisir', il ressort que ce que notre expérience nous pose alors comme problème c'est justement que c'est en son sein, au sein des processus primaires, que nous voyons conservée l'insistance à se rappeler à nous (dans les formes motivées par le principe du plaisir) [de] ce trauma qui y reparaît et reparaîtrait souvent à figure

dévoilée. Et qui nous pose la question : comment, si le rêve est défini comme manifestant le vœu, le *Wunsch*, porteur du désir du sujet, si ce rêve est ainsi défini, comment peut-il [produire] ce qui si souvent se présente comme faisant resurgir, et à répétition, sinon la figure du moins l'écran derrière lequel s'indique encore le trauma? »

« Ce point de la place du réel qui va du trauma au fantasme, en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui le dissimule, a quelque chose de tout à fait premier, déterminant dans la fonction de la répétition. Voilà ce qu'il nous faut repérer, voilà ce à quoi il nous faut revenir. »

« J'ai vu, moi aussi « vu de mes yeux dessillés par la divination maternelle » comment l'enfant, traumatisé par mon départ malgré un appel précocement ébauché de la voix et désormais plus renouvelé pour des mois entiers, j'ai vu bien longtemps après encore quand je prenais ce même enfant dans mes bras, je l'ai vu laisser aller sa tête sur mon épaule pour tomber dans le sommeil seul capable de lui rendre l'accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma. »

« [Réponse à Françoise Dolto] Les stades s'organisent autour de l'angoisse de castation. Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant [...] La mauvaise rencontre centrale est au niveau sexuel. Cela ne veut pas dire que les stades prennent une teinte sexuelle qui se diffuserait à partir de l'angoisse de castration. C'est au contraire parce que cette empathie ne se produit pas qu'on parle de trauma et de scène primitive. »¹

19/2 « Car après tout, pourquoi la scène primitive est-elle si traumatique? Pourquoi est-elle toujours trop tôt ou trop tard, pourquoi le sujet y prend-il trop ou trop peu de plaisir? trop pour l'obsessionnel, trop peu pour l'hystérique? Pourquoi n'éveille-t-elle pas le sujet, si trop libidinale? Pourquoi sommes-nous forcés ainsi de rappeler que la prétendue maturation des dits « instincts » est en quelque sorte transfilée, transpercée, transfixée de 'tychique' (du mot *tuché*, encore bien sûr, le tychique est-il une notion opaque)? »

« A partir de ceci que, de même la scène primitive est traumatique, ce n'est pas l'empathie sexuelle qui soutient les

modulations de l'analysable, c'est un fait factice — comme celui qui apparaît, dans la scène truquée dans l'expérience de l'homme-aux-loups : l'étrangeté de la disparition et de la réapparition du pénis. »

15/4 « En un sens, on peut aller à croire que l'opacité du traumatisme, telle qu'elle est alors maintenue dans sa fonction inaugurale par la pensée de Freud (c'est-à-dire pour nous, la résistance de la signification) est là nommément tenue pour responsable de la limite de la remémoration. »

17/6 « L'interprétation donc, il est bien clair qu'elle n'est pas ouverte à tous les sens, qu'elle n'est point n'importe laquelle, qu'elle est une interprétation significative et qui ne doit pas être manquée. Ce qui n'empêche pas que ce n'est pas cette signification qui est pour le sujet, pour l'avènement du sujet, essentielle, mais qu'il voit, au-delà de cette signification, à quel signifiant, non-sens, irréductible, traumatique — c'est là le sens du traumatisme —, il est, comme sujet, assujetti. »

XII [5]

10/6 « Chaque fois que le sujet trouve sa vérité, là ce qu'il trouve, il le change en objet a ; c'est bien le traumatisme sans antériorité à quoi nous pousse l'expérience analytique. »²

23/6 « Elle [*Lol V Stein*] reste accrochée au fait que, un beau soir, avec son fiancé d'alors, il se produit qu'une tierce personne, une femme charmante entre, le fiancé la regarde, et l'affaire est faite, ils partiront ensemble à la fin de la soirée, et tout se passe vraiment à la vue, non seulement de Lol, mais de tous. [...] ce qui va se passer avec ce personnage [*Jacques Hold*], comment ce personnage est rencontré, est quelque chose qui manifeste l'état où est restée Lol V Stein, à propos de cette scène traumatique. »

XIII [3]

8/12 « Il ne s'agit pas là de ce que j'ai pu entendre qualifier de vains rappels d'un passé, ce qui est bien curieux pour des analystes puisqu'aussi bien, ce passé fait à proprement parler partie d'une histoire au

¹ Bizarrement cette citation ne se trouve pas dans la version de l'Association Lacanienne Internationale.

² Même remarque.

titre de ce que j'ai essayé la dernière fois de préciser de ce qu'il en est pour nous de l'histoire, de ce que nous y apportons de contribution essentielle en montrant ce qu'il en est de la fracture, du traumatisme, de quelque chose qui se spécifie dans les temps du signifiant. »

23/2 « Ceci dit, je crois que, si nous nous livrions à un passage à l'acte, c'est-à-dire à lui répondre, à sa demande [*dans la direction de la cure*], je crois que nous exercerions à ce moment-là un effet proprement traumatisant et de désarroi qui peut être parfaitement perceptible, perçu ou noté dans telle ou telle circonstance ou telle ou telle observation. »

XIV [4]

7/12 « On sait assez, par toute la suite de son oeuvre, l'inquiétude, dirons-nous, le véritable souci pour être plus précis, qu'il avait de cette dimension qui est bien à proprement parler celle de la vérité. Car du point de vue réalité, on est à l'aise ! même à savoir que peut-être le traumatisme n'est que fantasme. D'une certaine façon, c'est même plus sûr, un fantasme, comme je suis en train de vous le montrer, c'est structural, mais ça ne laisse pas Freud - qui était fort capable d'inventer ça aussi bien que moi, vous le pensez - ça ne le laisse pas plus tranquille. Où est là, demande-t-il, le critère de vérité ? Et il n'aurait pas écrit *L'homme au loup*, si ce n'était pas sur cette piste, sur cette exigence propre est-ce que c'est vrai, ou pas ? »

12/4 « Partons de ceci - où nous avons dès longtemps, pris appui - qu'il y a un rapport entre ce qu'énonce la psychanalyse sur le sujet de la loi fondamentale du sexe : interdiction de l'inceste, - pour autant que, pour nous, elle est un autre reflet, et déjà combien suffisant, de la présence de l'élément *tiers* dans tout acte sexuel, en tant qu'il exige présence et fondation du sujet. Aucun acte sexuel - c'est là l'entrée dans le monde de la psychanalyse - qui ne porte la trace de ce qu'on appelle, improprement la scène traumatique ; autrement dit d'un rapport référentiel fondamental au couple des parents. »

XV [3]

13/3 « Ce mythe en quelque sorte parasite, car il n'est pas freudien, il a été introduit sous un biais énigmatique, celui du traumatisme de la naissance, vous le savez, par Otto Rank; faire

entrer la naissance sous le biais du traumatisme, c'est lui donner fonction signifiante. »

XVI [8]

12/3 « Car c'est ce que Freud exprime, c'est la dernière phrase de la *Traumdeutung*, le désir dont il s'agit, le désir inconscient, c'est d'une façon impassible qu'il se maintient dans sa stabilité, transmettant les exigences de ce que Freud appelle, à tort ou à raison, le passé. Ce n'est pas parce qu'il y a *Vergänglichkeit* que cela doit tout de suite nous faire verser dans des pensées de bonnes ou mauvaises impressions, de névrose traumatique du petit enfant qui dure toujours en chacun de nous, et autres lieux communs, certes non inutilisables. Mais ce qui est essentiel, c'est cette permanence, cette constance, et du fait même, qu'est-ce que ça veut dire, cette impassibilité du désir, complètement donc réductible au formel. Alors à quel niveau ça se situe, le rapport sexuel, pour ce que nous pourrions en formuler ? C'est le sens de la question telle qu'elle est écrite aux premières lignes sur ce tableau : la Femme, l'Autre, lieu du désir qui glisse sous toute parole, intact, impassible, ou bien la Chose, le lieu de la jouissance ? »

19/3 « Freud s'introduisait dans ce champ [*celui de la névrose et de la perversion au regard de l'objet à capteur de jouissance*] au niveau de patients névrotiques, sujets à toutes sortes de troubles et qui, par leurs récits, tendaient plutôt à l'amener sur le champ d'une expérience traumatique comme il lui est apparu tout d'abord, si assurément le problème de ce qui, cette expérience, l'accueillait en quelque sorte chez le sujet apparemment traumatisé, la question ainsi s'introduisit du fantasme qui est bien en effet ce qui est le nœud de tout ce dont il s'agit concernant une économie pour laquelle Freud a produit le mot de libido. »

23/4 « Le *Selbstbewusstsein* de Hegel, c'est le "je sais que je pense" ; le trauma freudien, c'est un "je ne sais pas" lui-même impensable puisqu'il suppose un "je pense" démantelé de toute pensée. Le point origine, non pas à entendre génétiquement mais structurellement quand il s'agit de comprendre l'inconscient, c'est que c'est en ce point nodal d'un savoir défaillant que naît, sous la forme donc de ce qui peut s'appeler, à condition d'en mettre les deux derniers mots dans une sorte de parenthèse,

le désir (de savoir). C'est le désir inconscient tout court, dans sa structure. Aussi bien ai-je dès longtemps marqué à la ligne supérieure de mon graphe "il ne savait pas" à propos du rêve célèbre du "il ne savait pas qu'il était mort", le "il ne savait pas" comme la mise en question de l'énonciation comme telle du sujet divisé à l'origine. C'est cela qui fait la dimension du désir, être celle du désir de l'Autre ; c'est pour autant que dans le fantasme traumatique ce désir de l'autre est informulable que le désir prend germe dans ce qui peut s'appeler, à condition de mettre les derniers mots entre parenthèses, le désir (de savoir). Et nous trouvons là tout de suite les thèmes fondamentaux sur lesquels j'ai insisté; si le désir de l'Autre est tel qu'il soit fermé, c'est qu'il s'exprime en ceci, caractéristique de la scène traumatique, que le corps y est aperçu comme séparé de la jouissance. La fonction de l'autre ici s'incarne. Elle est ce corps comme perçu comme séparé de la jouissance. »

XVII [2]

XVIII [0]

XIX [1]

12/1 « [...] loin d'être, comme a pensé pouvoir le reprendre un Jung à revenir à la plus vieille ornière, loin d'être un symbolisme sexuel universel, est très précisément ce que j'ai tout à l'heure rappelé de la castration, à souligner seulement qu'il est exigible qu'elle ne se réduise pas à l'anecdote d'une parole entendue. Sans quoi pourquoi l'isoler, lui donner ce privilège de je ne sais quel traumatisme, voire efficace de béance? »

XIXbis [2]

4/5 « Cette névrose qu'on attribue non sans raison à l'action des parents n'est atteignable que dans toute la mesure où l'action des parents s'articule justement - c'est le terme par quoi j'ai commencé la troisième ligne - de la position du psychanalyste. C'est dans la mesure où elle converge vers un signifiant qui en émerge que la névrose va s'ordonner selon le discours dont les effets ont produit le sujet. Tout parent traumatique est en somme dans la même position que le psychanalyste. La différence, c'est que le psychanalyste, de sa position, reproduit la névrose et que le parent traumatique, lui, la produit innocemment. »

XX [0]

XXI [0]

XXII [0]

XXIII [3]

13/4 « Je considère que d'avoir énoncé, sous la forme d'une écriture le Réel en question, a la valeur de ce qu'on appelle généralement un traumatisme. Non pas que ç'ait été ma visée de traumatiser quiconque, surtout, surtout de mes auditeurs auxquels je n'ai aucune raison, enfin, d'en vouloir ; d'en vouloir au point de leur causer ce qu'on appelle généralement un traumatisme. Disons que c'est un forçage. Un forçage, forçage d'une nouvelle écriture. Une écriture qui, par métaphore, a une portée. Une portée qu'il faut bien appeler symbolique. C'est un forçage d'un nouveau type, si je puis dire, d'idée qui n'est pas une idée qui fleurit, en quelque sorte, spontanément du seul fait, du seul fait de ce qui fait sens, en somme; c'est-à-dire de l'Imaginaire. »

16/6 « Si on poursuit un peu la lecture de cette référence [*celle du symptôme*] dans le Bloch et von Wartburg en question, on s'aperçoit que c'est rabelais qui fait du sinthome le symptôme. Ce n'est pas étonnant, c'est un médecin, et symptôme devait avoir déjà sa place dans le langage médical, mais ce n'est pas sûr. Si je continue dans la même veine, je dirai qu'il sympraumatise quelque chose »³

XIV [3]

19/4 « Ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le Vrai, il l'ignore. Freud là, délire, juste ce qu'il faut, car il s'imagine que le Vrai, c'est ce qu'il appelle, lui, le *noyau traumatique*. C'est comme ça qu'il s'exprime formellement, à savoir que, à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son noyau traumatique, ce soi-disant noyau, et qui n'a pas d'existence, il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, la langue, ce qui équivoque avec *faire-réel*. »

XXV [?]

³ Citation absente de la version de l'Ali.

XXVI [?]

Non colligé.

XXVII [?]

10/6 « Ce séminaire, je le tiens moins qu'il me tient. Est-ce par l'habitude qu'il me tient ? Sûrement pas, puisque c'est par le malentendu [...] Je suis un traumatisé du malentendu [...] Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu. Avec, au terme, une révélation qui est de fantasme. C'est ce que vous a refilé Freud. Quel filon, il faut le dire. Tous autant que vous êtes, qu'êtes-vous d'autre que des malentendus ? Le nommé Otto Rank en a approché en parlant du traumatisme de la naissance. De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : l'homme naît malentendu [...] Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître comme désiré. Désiré ou pas – c'est du pareil au même , puisque c'est par le parlêtre. »